

5^{c.} Journal du Lot 5^{c.}

ORGANE RÉPUBLICAIN DU DÉPARTEMENT

Paraissant les Mercredi, Vendredi et Dimanche

Abonnements

	3 mois	6 mois	1 an
CAHORS ville.....	»	»	8 fr.
LOT et Départements limitrophes.....	3 fr.	5 fr.	9 fr.
Autres départements.....	3 fr. 50	6 fr.	11 fr.

Les abonnements se paient d'avance
Joindre 50 centimes à chaque demande de changement d'adresse

Rédaction & Administration

CAHORS. — 1, RUE DES CAPUCINS, 1. — CAHORS

A. COUÉSANT, Directeur | L. BONNET, Rédacteur en chef

L'Agence HAVAS, 8, Place de la Bourse, est seule chargée, à Paris, de recevoir les Annonces pour le Journal.

Publicité

ANNONCES (la ligne).....	25 cent.
RÉCLAMES.....	50 —

Les Annonces judiciaires et légales peuvent être insérées dans le Journal du Lot pour tout le département.

LA GRANDE BATAILLE

Pas encore de résultat décisif, mais nous progressons
L'armée du Kronprinz, à l'aile droite, continue son mouvement de retraite

VOIR LES DÉPÊCHES AU VERSO

LA GUERRE

LA SITUATION

Encore les trembleurs. — La situation telle qu'elle ressort des communiqués. — Le lot de l'armée... et celui des civils. — En Autriche; en Prusse. — L'agitation en Italie.

Voici revenus les beaux jours pour les trembleurs!

Les nouvelles sont rares, l'ennemi fait front sur toute la ligne, les combats sont violents, acharnés, sans résultat encore bien appréciable... cela suffit pour passer au noir de fumée l'âme des pessimistes: « Vous voyez bien!... nous vous l'avions prédit!... il fallait s'y attendre!... »

Vous aviez prédit quoi, ô braves frondeurs incorrigibles?... Que si la France n'avait que des défenseurs de votre acabit elle serait écrasée?

Assurément! Mais nous n'en sommes point là! La France a une armée admirable d'entraînement, d'enthousiasme, d'endurance, qui fait des prodiges depuis un mois.

Nos soldats ont arrêté, puis battu « l'invincible » armée allemande... Les Teutons devront, désormais, chercher un autre terme plus exact, pour qualifier leurs hordes sauvages.

Nous ne nions pas, certes, l'admirable organisation militariste prussienne, la gloire de nos troupes n'en est que plus retentissante.

El, ayant obtenu ce premier succès, — prodigieux, nous le répétons, — nous n'aurions pas une foi vivace, indéfectible, dans la victoire finale alors que notre effort va s'accroître de puissants et prochains renforts?

Allons donc, incorrigibles trembleurs! isolez votre frousse ridicule, si vous ne pouvez la vaincre; mais, de grâce, cessez d'influencer la masse naïve et crédule par vos propos coupables et inconsidérés.

Aussi bien quelle est donc la situation exacte à ce jour? et quel est, dans les communiqués, le point particulier qui peut inquiéter la Nation.

Nous avons beau lire et relire ces communiqués, nous ne voyons pas autre chose que ceci:

Nos troupes progressent — sans interruption — à gauche; nous avons repoussé toutes les contre-attaques — violentes, dit un communiqué — au centre et à droite; enfin, unique modification cette nuit: situation inchangée avec légère accalmie.

Est-il possible de trouver, dans ces télégrammes du généralissime, une pointe pessimiste susceptible d'alarmer le pays?

On ne saurait le soutenir.

La situation se présente exactement comme il y a 10 jours, lors de la bataille de la Marne: l'ennemi faiblit à sa droite, il résiste à gauche et a

centre et fait des efforts désespérés pour enfoncer notre centre.

Tous ses efforts ont été vains jusqu'ici.

Notre conviction absolue est que les Prussiens ne réussiront pas dans leur retour offensif, même s'ils avaient un succès partiel sur un point de ce vaste front de bataille.

Et tandis que nos braves soldats se battent si vaillamment pour la patrie, nous avons, tout juste, ô trembleurs, à faire preuve de patience pour attendre le résultat de la bataille.

Avouez que notre lot est bien modeste en regard de celui réservé à notre armée.

La situation en Autriche est sans changement appréciable: les Autrichiens continuent à se replier en désordre, laissant entre les mains de nos alliés, des prisonniers innombrables et de très nombreux canons.

Les Serbes progressent toujours. Enfin en Prusse tous les efforts Allemands pour envelopper les troupes de nos alliés restent vains.

Nous persistons à croire que l'action intéressante est menée par l'armée Russe de Pologne qui a les voies libres.

Nous serons fixés sous peu.

D'Italie les nouvelles sont encourageantes:

Le professeur Zandrino, de Gènes, a adressé au journal l'Italia, à Paris, le télégramme suivant que la censure italienne a laissé passer sans modification:

Gènes: Situation précipite solution aujourd'hui. Journaux unanimes présentent gouvernement sortant neutralité sens désiré. Journal « Italia » conseille mobilisation générale. Député Béviéne publie, journal « Stampa », lettre sensationnelle, dans laquelle écrit aux Italiens: « A Trente, à Trieste, en Dalmatie! »

Jamais esprit public a été si énergique et si calme. Il accueillera avec enthousiasme l'inévitable décision que le gouvernement prendra aujourd'hui même.

« Corriere della Sera » publie lettre allemande, arrivée visa gouvernement tudesque, dans laquelle on traite l'Italie de « vile, abjecte », on la menace de vengeance. Journaux répliquent ironiquement, disant que l'Italie veut bien mériter entièrement ces vengeances. Sommes veuille grand jour.

Le fait que le Gouvernement Italien n'a pas arrêté un pareil télégramme est significatif. Il autorise tous les espoirs.

L'intérêt évident de nos voisins est de marcher résolument aux côtés de la Triple-Entente.

Il apparaît que cet heureux événement est prochain.

La ruée de la Civilisation contre la Barbarie devient générale.

C'est justice!

A. C.

C'est une honte d'être allemand

On mande d'Odessa que les astronomes allemands Fitlich et Michau, venus en Russie pour observer l'éclipse de soleil du 21 août, viennent d'obtenir l'autorisation de rentrer dans leur pays.

Avant leur départ, ils se sont entretenus avec un de nos confrères et, au cours de la conversation, ils ont fait la déclaration suivante:

« L'empereur Guillaume joue son va-tout; seul un miracle pourrait encore sauver l'Allemagne; les atrocités commises par nos compatriotes nous ont plongé dans une stupeur profonde; nous ne nous les pouvons expliquer autrement que par l'effet d'une psychose des masses. C'est une honte de se dire Allemand. »

Placement de tout repos

Les journaux allemands, dit le « Times », annoncent qu'un négociant de Breslau a offert une récompense de 30.000 marks au premier soldat allemand qui, les armes à la main, mettra le pied sur le territoire britannique.

LEUR ESPRIT!

A Coulommiers, lors de l'entrée des Allemands, le maire, le procureur de la République, le secrétaire de la mairie, restés courageusement leur poste, furent assez heureux pour conjurer par leur présence la plus grande partie des dangers qui menaçaient leurs compatriotes. Ils furent pris comme otages, jetés en prison et menacés d'être fusillés. Ici, encore, l'esprit allemand, celui des officiers notamment, apparaît sous son vrai jour. Pendant la nuit de leur incarcération, on eut soin de les faire garder par des sentinelles parlant français, qui eurent pour consigne de s'entretenir de leur exécution prochaine.

Au matin, tandis qu'ils attendaient leur exécution, un lieutenant jouait sur un piano la « Marche funèbre » de Chopin. La ville fut frappée d'une contribution de guerre de un million de francs, dont les otages répondaient sur leur vie. Heureusement, l'arrivée des Anglais mit fin à cette détention.

A Vienne, c'est le désarroi

L'arrivée continue de trains amenant des centaines et des centaines de blessés des champs de bataille, impressionne vivement la population viennoise. Les journaux publient aussi certaines phrases vagues, qui trahissent la préoccupation générale. La censure fonctionne avec une extrême rigueur et les journaux paraissent avec d'énormes blancs. La cherté des vivres s'accroît chaque jour.

Les journaux suggèrent toutes sortes de moyens pour procurer du travail aux chômeurs, dont le nombre augmente sans cesse. Il n'y a plus de locaux disponibles pour recevoir les nombreux blessés qui arrivent.

FOL ESPOIR

L'« Afterposts » publie une dépêche de Berlin visée par la censure allemande, disant qu'une conférence se réunira prochainement à Washington pour trouver les bases d'un projet de paix.

Bourreaux et vampires

On a trouvé au Val-de-Grâce, dans la poche d'un blessé allemand, une main d'enfant. Après avoir été interrogé et avoir reçu les soins que comportait son état, le misérable a été conduit en prison. Il sera traduit devant le conseil de guerre.

Le cas d'un blessé allemand soigné dans un hôpital de Lyon: On a trouvé dans la poche de sa capote une main de femme avec des bagues aux doigts. Le misérable, dans sa hâte, n'avait même pas pris le temps de retirer les bagues; il avait trouvé plus simple de couper la main.

Succès de cavaliers français

La cavalerie française a surpris au repos, à Ronsbrugge, en territoire belge, une colonne allemande de 3.000 hommes. Il s'ensuivit un combat très vif qui se prolongea pendant deux heures. Malgré leur infériorité numérique, les Français mirent l'ennemi en déroute. Ils firent 110 prisonniers allemands et s'emparèrent de nombreuses automobiles chargées de mitrailleuses, de munitions et de vivres. Les pertes françaises n'ont été que d'une trentaine d'hommes, dont deux officiers tués.

La flotte autrichienne battue

Quelques navires de guerre autrichiens, réfugiés dans le canal de Cattaro, se sont approchés de Puda et ont ouvert le feu, mais la flotte française est arrivée aussitôt. L'artillerie ennemie des navires de guerre a bombardé vigoureusement les positions du Lovcen sans résultat.

Paquebots au repos

D'après une dépêche de New-York, le bruit courait que le gouvernement allemand a donné l'ordre aux gros paquebots, y compris le « Vaterland », le plus grand du monde, internés à New-York et dans d'autres ports américains, de prendre la mer et de courir le risque d'être capturés par les navires de guerre anglais croisant dans l'Atlantique.

Les efforts faits pour vendre les paquebots au gouvernement américain ayant échoué, les compagnies de navigation allemandes sont acculées à la banqueroute, car d'après les lois maritimes, elles sont tenues de payer les salaires et de fournir la nourriture aux équipages à bord, ce qui entraîne de grandes dépenses.

Depuis leur arrivée à New-York, presque tous les navires sont continuellement sous pression. Ils ont du charbonné et sont prêts à partir si l'occasion se présente.

EN AUTRICHE

4.500 prisonniers allemands sont arrivés à Lublin.

On constate dans l'armée autrichienne, au-delà du Daïester, une désorganisation complète.

Le journal Prikarpatskaïa vient de paraître.

Une photographie publiée par le « Novoi Vremia » représente une balle dum-dum extraite d'une blessure de Mohamed Chakir; elle a été remise au ministre de la guerre par la Croix-Rouge.

Le petit cosaque

On soigne, en ce moment, à l'hôpital de Kiev, plusieurs blessés de l'armée russe. Parmi eux se trouve un petit cosaque qu'on ne s'attendait guère à voir là et pour cause. Lors d'une récente bataille, ce petit cosaque avait

recueilli un grand diable de fantassin qu'un éclat d'obus, avait couché. Il l'avait emporté sur son cheval rapide et, comme il galopait vers une ambulance, une balle l'avait atteint lui-même. Il fallut alors évacuer sur Kiev, avec les autres blessés, le grand fantassin et le petit cosaque. Et à l'hôpital on reconnut que ce petit cosaque était une toute jeune femme. Son mari est officier. Lui parti, elle s'ennuyait à la maison et, pour se distraire, elle s'était engagée comme volontaire.

AU JAPON

Un communiqué du département de la guerre annonce, à la date du 12 septembre que la cavalerie japonaise a capturé Tsimo, à 16 kilomètres hors la zone de Kiao-Tchéou.

Aucun ennemi n'est signalé au nord de la rivière Pish, mais on a aperçu des aéroplanes ennemis planer à plusieurs reprises.

L'instruction de la classe 1914

Le ministre de la guerre vient de prendre une importante décision au sujet de l'instruction des jeunes soldats de la classe 1914, instruction qui fait actuellement l'objet des préoccupations du commandement à tous les degrés.

Dans le but de rendre cette instruction plus pratique, plus efficace et plus rapide, tout en allégeant la tâche déjà lourde des commandants des dépôts, le ministre a décidé l'envoi de la classe 1914 dans des camps où les jeunes soldats seront groupés sous la direction d'instructeurs spécialement désignés.

On utilisera pour ces groupements les camps existants, les champs de tir qui seront aménagés à cet effet, ou même des camps provisoires qui seront créés de toutes pièces.

Le ministre a d'ailleurs prescrit de prendre toutes les mesures nécessaires pour réaliser dans ces camps les meilleures conditions d'hygiène possibles.

Le ministre attend de cette organisation les meilleurs résultats en vue de la préparation à la guerre du contingent de 1914.

CHRONIQUE LOCALE

COMITÉ DÉPARTEMENTAL DE L'ŒUVRE

des Réfugiés Franco-Belges

Très touché de l'empressement avec lequel lui sont adressées les propositions relatives aux réfugiés franco-belges, le Comité s'excuse de ne pouvoir répondre à chacune des offres, si profondément généreuses, qui lui parviennent, par une lettre individuelle de remerciements.

Bonne note est prise de toutes les propositions, auxquelles il sera donné satisfaction dès que les circonstances le permettront.

Pourquoi refuser les concours dévoués

Nous l'avons déjà dit dans un de nos derniers numéros: « Pourquoi refuse-t-on le concours, pour soigner les blessés, de femmes, jeunes filles dévouées? »

Nous tenons à raconter un incident qui s'est produit.

Il y a 2 jours, trois personnes de notre ville se sont présentées dans un de nos hôpitaux temporaires pour donner leurs soins aux blessés.

Ces trois personnes ayant donné des preuves d'un dévouement et nous ajoutons, d'une compétence incontestable, à la gare, au passage d'un train de blessés, avaient été sollicitées par des infirmiers, de venir prêter leur concours.

Elles se présentèrent dans un hôpital temporaire où « des dames » leur demandèrent: « Avez-vous des brevets? »

« Non, répondirent-elles, mais depuis l'âge de 16 ans, ajouta l'une, je soigne des malades. »

Elles n'avaient pas de brevet, on les refusa.

Réflexion faite, ou plutôt renseignements pris et surtout après les justes protestations qui furent soulevées, on fit appeler les trois personnes.

Puisqu'elles n'avaient pas de brevet, elles ne se dérangèrent pas.

Elles firent bien; elles firent mieux; elles prirent chez elles un blessé qui est ravi des bons soins qu'on lui donne.

Eh bien, à la caserne, les soins ne manqueraient pas aux soldats blessés; les pansements seraient rapidement faits; les chambrées seraient tenues propres. Seulement, ces soins seraient donnés par des « personnes » qui n'ont pas de brevet!

Pas de protocole, s. v. p., les blessés souffrent. Ils demandent à être soignés.

Les concours dévoués peuvent-ils, dès lors, être refusés?

LOUIS BONNET.

DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS

Avec de infinies précautions et avec des précisions parfaites, le Ministre de la Guerre a fait savoir aux familles qu'elles pourraient obtenir des nouvelles des militaires aux armées en les faisant demander par les Mairies qui ont été pourvues de formules ad hoc.

Ces demandes ont afflué depuis un mois, et il semble qu'il n'en est pas une qui ait obtenu satisfaction.

« Pas de nouvelle désavantageuse sur ce militaire. » « Prémuni en bonne santé... » etc., telles sont les formules des réponses que font les dépôts, et pour cause, puisque les dépôts ne savent rien.

Qu'il y ait inconvénient à égrener des nouvelles de décès ou de disparitions; qu'il se rencontre même quelque impossibilité de dresser, en ce moment, aux armées, une funèbre liste officielle, c'est logique et la nation qui consent tous les sacrifices saurait attendre.

Mais qu'on fasse de la paperasserie sur de pareils sujets, qu'on encombre les mairies et les dépôts d'un échange de correspondances qui seraient ironiques si elles n'étaient cruelles, c'est besogne inutile pour tous et éternante pour les familles.

Souhaitons qu'on adopte une manière plus nette: la vérité ou le silence.

NOTES DE ROUTE

D'UN JEUNE OFFICIER

Le départ. — 49 heures de train. — Un homme affamé. — Les brutes allemandes. — Les Allemands croient être à Paris en quelques jours. — Un fort qui fait bien les choses. — «... puisions-nous nous comporter comme nos pères à St-Privat ». — Le dernier gîte du « malheureux petit soldat » ; il sera veuve. — Le premier blessé ! — Nous passons la frontière : nous présentons les armes au poteau ! — Une femme refuse du pain à nos soldats !... — En plein combat. — Deux espions fusillés. — Les obus sifflent... on s'y habitue ! — Le grand combat : « la supériorité de la guerre sur le paix ». — Nous ne sommes pas en force, il faut se replier. — Une lame....

23 août. — Nous partons à 13 heures 7. Le préfet, à la gare, prononce une vibrante allocution. Le général lui répond. Des braves éclatent de partout. Le train s'ébranle au milieu des clameurs patriotiques. Dans toutes les gares, une affluence énorme. Dans tous les wagons on chante la Marseillaise. Les habitants apportent du vin, de la limonade, de la bière, du lait, des tartines de confitures, des cigarettes même. Partout on nous offre des fleurs. Et ces braves gens reçoivent ainsi tous les trains, de quart d'heure en quart d'heure.

Nous arrivons le 9, après 49 heures de voyage, un peu fatigués, mais pleins d'entrain....

14 août. — Journée la plus pénible depuis le départ. Partis hier soir à 10 h. 1/2, nous avons marché jusqu'à 14 h. Nous sommes à 5 km. environ de l'ennemi. La canonnade ne cesse pas. Nous avons trouvé les corps de 3 uhlans tués depuis hier et qu'on n'avait pu encore ensevelir. Ce sont les premiers morts que nous voyons. Mais cela ne nous enlève pas notre entrain....

15 août. — 1 heure du matin. Nous sommes au bivouac. Impossible de dormir. Une rosée très forte nous pénétre et nous mouille comme de la pluie. Tout le monde, ou presque, est debout, claquant les semelles, les mains dans les poches, le mouchoir autour du cou. On allume de grands feux, autour desquels tout le monde se presse. Que sera-ce quand il pleuvra !

On n'a pas trop bien mangé, hier, et un homme affamé, assis près du feu, ronge sur un os de bœuf des restants de viande crue !...

16 août. — Depuis ce matin il pleut, mais on chante quand même. Nous traversons une région absolument désolée. Plus de vivres, plus de vin, plus de tabac, absolument rien. Heureusement que le ravitaillement fonctionne à merveille. Nous avons traversé un champ de pommes de terre. Il a été vite mis à sac !

Nous passons à A..., petit village situé à 3 km. de la frontière. Les Allemands l'occupaient depuis le 1^{er} jour de la mobilisation et ne l'ont abandonné que ce matin. Avant de partir, ces sauvages ont mis le feu à une partie du village, et, dans certaines maisons, nous trouvons des restes humains carbonisés... mais on chante toujours... Nous avons trouvé ce matin, dans un bois, un malheureux chasseur à cheval, blessé aux pieds. Les Allemands l'avaient pendu avec sa cravate ! Et l'on voudrait que nos soldats soient humains !

6 h. du soir. — Arrivés à L... à 1 km. de la frontière. Les Allemands ne sont partis que hier. Ils y étaient depuis 12 jours et on nous raconte toutes les atrocités qu'ils ont commises. Un chasseur à pied, fait prisonnier le 1^{er} jour de la mobilisation, a été attaché entre 2 chevaux et traîné jusqu'à D...A... par ces brutes. Un hussard a eu à L... son cheval tué sous lui. Les uhlans se sont précipités sur lui et l'ont percé d'un coup de lance au cœur. Les Français se sont cachés pour l'enterrer ! A B..., ils ont brûlé 80 maisons, tué la femme du maire et l'ont jetée dans les flammes devant son mari et son enfant. A B..., ils ont fusillé une jeune fille.

Ils se déclarent sûrs d'être à Paris en quelques jours. Mais ils complaisent sans le fort de M... Le premier obus tiré du fort a tué le Prince de Bavière qui faisait une reconnaissance autour du fort.

Les habitants d'... déclarent avoir vécu un rêve atroce. Les femmes se cachaient dans les caves. Les Allemands, furieux de se voir repoussés, ont tout saqué. Ils ont tout pris, bijoux, etc..., même les chemises de femme.

Les Allemands ont été très éprouvés par le fort de M... Celui-ci était renseigné par un téléphone souterrain aboutissant à un village environnant. Dès que les Allemands occupaient une position, les obus pleuvaient. Les Allemands l'ont bien compris, mais malgré leurs menaces et leurs fouilles ils n'ont rien pu trouver.

17 août. — Il pleut toujours. Nous restons à L... On craint un retour offensif des Allemands et nous organisons défensivement le village. Avec ma section, je dois défendre le cimetière. J'ai fait ériger le mur et au

premier coup de feu je ferai tomber toutes les croix qui dépassent le mur pour qu'elles ne servent pas de point de repère. Puisions-nous, en cas d'attaque, nous y comporter aussi vaillamment que nos pères dans le cimetière de St-Privat !

Le tableau est impressionnant. Dans ce petit cimetière de village, les soldats, en manches de chemise, malgré la pluie, percent des meurtrières dans le mur. Dans un coin, sous un abri de paille, une escouade mange. Au fond du cimetière, la terre est fraîchement remuée. Une toute petite croix en bois blanc, entourée d'un ruban tricolore : c'est là que repose le malheureux hussard lâchement assassiné par les Allemands.

Au loin le canon tonne....
Midi. — Un habitant du pays me repaire, les larmes aux yeux, du malheureux petit soldat qui gît ici. Puis il me conduit dans un coin. Sous des feuillages qu'il écarte, il me montre un petit carré où la terre n'est pas encore tassée. C'est là qu'en secret, on a enfoui les armes du soldat, pour qu'elles ne tombent pas entre les mains des Allemands.

J'ai réuni ma section et les ai amenés sur la tombe du chasseur. Je leur ai raconté ce qui s'était passé. J'avais des larmes pleines les yeux. La plupart de mes hommes aussi. Ils ont tous promis de le venger.

18 août, 8 h. du matin. — La pluie. Tousjours la pluie. Nous sommes encore dans le cimetière. Il paraîtrait qu'un corps d'armée allemand se trouve dans le bois de R... à 5 km. de nous environ. Nos troupes contourment ce bois et nous empêcherons au besoin l'ennemi de s'enfuir.

10 heures. — Un aéroplane allemand vient de passer. Il nous a jeté quelques bombes qui n'ont d'ailleurs produit aucun effet. L'infanterie a tiré dessus. Une balle, en retombant, a traversé le bras d'un homme. C'est le premier blessé de la Compagnie. Un fort combat doit se livrer en avant de nous ; les canons ont tonné toute la matinée.

19 août, 7 h. du matin. — Nous voici enfin en Allemagne. Nous avons passé la frontière hier à 15 h. 40, baïonnette au canon, l'arme sur l'épaule, au pas cadencé. Les soldats en passant présentaient les armes au poteau frontière renversé. Un enthousiasme général régnait parmi tous les soldats.

Après une étape assez dure, nous avons cantonné à D...C... où nous sommes arrivés à 10 h. du soir. Le canon tonne toujours.

Dans tous les villages ici, on parle français. Les habitants se montrent, en général, enchantés de notre arrivée.... un peu contraints peut-être.

Une femme ce matin a refusé du pain à des soldats en leur répondant : « J'en ai pour des Allemands, et non pour des Français. » Elle se referma aussitôt chez elle. En quelques secondes, porte et fenêtres volèrent en éclats et une centaine de soldats firent irruption chez cette pangermaniste. La maison fut pillée, les meubles, les bijoux pris, les armoires brisées, etc....

Que dire ? Les soldats entendent depuis plusieurs jours parler constamment de la barbarie germanique et de la réponse de l'Allemande les avait surexcités.

13 h. 45. — Nous sommes en plein combat. Les obus sifflent sur nos têtes. Les rafales d'infanterie se font entendre par moment.

A 10 h. ce matin on nous fait porter vers L... où une bataille importante se livrait. Nous sommes immédiatement passés en première ligne. Avant d'y arriver, un spectacle féérique : dans un vallon immense sont rassemblées plusieurs brigades de cavaliers, hussards, dragons, chasseurs, cuirassiers ; des régiments d'infanterie ; d'interminables groupes d'artillerie. De tous les coins débouchent des colonnes. Puis c'est la marche en avant. De temps en temps, éclate devant nous une mine placée par les Allemands pendant leur retraite et qu'un habitant du village voisin fait sauter, probablement au moyen d'un fil souterrain. 5 ou 6 ont ainsi éclaté en avant de nous en 2 heures.

2 habitants du village, surpris en train de correspondre par signaux avec l'ennemi, vont être fusillés. L'ordre du haut état-major vient d'arriver à l'instant.

Les brancardiers commencent à passer, ramenant en arrière morts et blessés.

6 h. du soir. — On entend très bien les obus arriver. C'est un long sifflement, puis un bruit formidable ; l'obus a éclaté. Au début, tout le monde s'aplatissait au premier sifflement et on attendait, non sans un certain battement de cœur, l'éclatement de l'obus : est-il pour nous cette fois-ci ? Puis on s'y habitue et on n'éprouve plus la même angoisse. Un obus a éclaté juste à l'emplacement que je venais de quitter avec ma section.

Les Allemands semblent avoir établi sur les points où nous nous heurtons, une ligne de résistance très forte, avec mines, tranchées, etc.... Nous n'avons pu la percer aujourd'hui, car le ... était seul et nous regagnons D...C....

20 août, 6 h. matin. — Nous avons eu hier contre-ordre en route. Après avoir marché jusqu'à 10 h. du soir,

nous avons bivouaqué en pleins champs, à une douzaine de kilomètres de D...C..., près de K... Nuit absolument gelée, impossible de fermer l'œil une minute. On fait du pas gymnastique pour se réchauffer. Vers 3 heures on est obligé d'allumer de grands feux. Quel drôle de climat. Il est maintenant 6 h. 45 du matin et il fait presque trop chaud. Les soldats n'ont pas été trop fatigués par cette nuit absolument blanche pour la plupart.

Depuis que le jour est levé, une fusillade terrible se fait entendre. Fusils, petits et gros canons crépissent sans aucune interruption. La première ligne de nos troupes semble être à 1 km. environ en avant de nous. De temps en temps, un obus égaré éclate dans notre voisinage.

Les 2 prisonniers ont été fusillés devant nous hier soir à 6 h. On leur a bandé les yeux, puis mis à genoux, les mains liées. 4 hommes se sont placés derrière eux et au commandement de « feu », les 2 espions se sont abattus, comme fauchés. Le plus jeune remuait encore ; une balle à bout portant lui a fait éclater le crâne et jaillir la cervelle.

A notre bataillon, est attaché un aumônier. C'est un prêtre tout jeune ; 25 ans à peu près, et son rôle ne va pas sans une certaine grandeur ni un certain courage. Au moment où nous arrivons sur la ligne de feu, il a prononcé, devant la Compagnie, une courte allocution. « Quelle que soit, nous a-t-il dit, votre religion, quelles que soient vos croyances, quelque grands que puissent être les péchés que vous avez commis, vous arrivez maintenant à un moment où il est nécessaire de se recueillir. » Il a donné l'absolution à la Compagnie et vraiment, c'était émouvant !

Midi. — Nous participons au grand combat. Qu'est-ce qu'on prend comme balles et comme obus ! Heureusement que nous avons toujours le sourire. Je fais remarquer à mes soldats la grande supériorité de la guerre sur la paix : on peut fumer à la manœuvre. Et de fait, je fume tranquillement ma pipe. En temps ordinaire, ça m'aurait valu 4 jours d'arrêts !

13 heures. — Nous ne sommes pas en force et l'ordre est donné de se replier.

14 h. 45. — Les blessés passent sans cesse, portés sur les épaules des brancardiers et cela impressionne fortement. Nous ne sommes pas encore aguerris et la vue de tout ce sang qui coule ne nous laisse pas encore indifférents.

Nous venons de passer devant un tableau bien sinistre : sur un brancard un homme, la figure en sang. A genoux, à côté, un médecin-major fait signe que tout est fini. Les brancardiers et l'aumônier se sont découverts. Le chef de musique, chef des brancardiers, regarde et, sur sa joue, coule une larme.

Le canon continue de tonner.

— Mes notes s'arrêtent là, hélas ! C'est le 20 au soir que j'ai été blessé. — J. C.

L'ÉTAT DE MALPROPRETÉ de la Caserne

Nous ne voudrions pas insister outre mesure sur l'état de malpropreté dans lequel se trouve la caserne, transformée en hôpital provisoire ; mais il y va de la santé de toute une ville.

On ne peut se faire une idée de la malpropreté que nous signalons : on voit presque partout, maintenant, les pansements couverts de pus ; les W.-C. sont repoussants, etc.... Si on n'apporte pas un remède à cette situation, déplorable pour les blessés, c'est, à brève échéance, l'épidémie redoutée.

S'il faut 100 hommes de corvée, qu'on les trouve, mais qu'on nettoie et que le travail de corvée soit suivi et vérifié.

C'est à la municipalité qu'il appartient de sauver Cahors de l'épidémie qui la guette !

NOS ADMINISTRATEURS AUX ARMÉES

Nos sympathiques administrateurs du Lot, MM. Cassagneau, secrétaire général de la Préfecture et Paulvé, sous-préfet de Gourdon, ont été appelés sous les drapeaux.

M. Cassagneau, sous-lieutenant de réserve, est affecté à un régiment de chasseurs à pied et M. Paulvé, capitaine, rejoint un régiment de territoriale.

Nous leur adressons tous nos vœux de prompt et bon retour.

UN HÉROS DE L'OcéAN

Le Commandant du « Lutetia » à Cahors

L'abondance des matières nous oblige à remettre à demain le récit, très émouvant, de la traversée du « Lutetia », dont le commandant était à Cahors ces jours-ci, pour voir son fils, blessé, à l'hôpital de l'Ecole Normale.

Une proposition pour les blessés

Nous recevons la lettre suivante :

Les troupes de l'Inde sont annoncées : elles vont arriver. La moitié de la population se portera vraisemblablement à la Gare d'arrivée pour contempler ce curieux spectacle.

Or, il paraît que, pour éviter l'encombrement de la cour d'entrée de la Gare, et l'énorme affluence sous la marquise, des mesures d'ordre très rigoureuses seront prises pour en interdire l'accès.

Cette mesure, à notre avis, pourrait être remplacée par le système des tickets d'entrée.

Ces billets, du prix de 0 fr. 30 ou 0 fr. 40, donneraient droit au stationnement sous la marquise, pendant 20 minutes par exemple.

Ils porteraient un numéro d'ordre, et le produit en serait exclusivement affecté à la meilleure nourriture des blessés français.

La mise en pratique de cette idée simple n'entraverait en rien le service d'ordre de la Gare, à l'arrivée de chaque train, et elle aurait l'avantage de prélever sur la curiosité légitime de chacun de nous, un petit impôt contre lequel personne ne protesterait.

Allons, Messieurs de la Municipalité, n'hésitez pas à soumettre le projet au Commissaire militaire de surveillance : on n'a pas souvent l'occasion de se procurer aussi facilement la somme de 12 à 1.500 francs !

Nos morts

On annonce la mort de M. Jean Cassan, adjudant au 7^e d'infanterie, 27 ans, décédé à Nîmes, des suites des blessures reçues à l'ennemi.

Nous saluons la mémoire de ce brave et nous adressons à sa famille nos sincères condoléances.

NOS BLESSÉS

Un de nos lecteurs nous adresse la lettre suivante.

Elle nous paraît offrir un intérêt sérieux. Nous l'insérons intégralement :

« ...Le Directeur du Service de Santé a informé les médecins chefs des Hôpitaux du 17^e Corps qu'il fallait installer 3.000 lits de plus que la quantité prévue et que dans le cas où ces 3.000 lits ne suffiraient pas, il y aurait lieu d'examiner l'évacuation des blessés chez l'habitant à condition que le prix de la journée ne dépasse pas ... fr. par malade et par jour.

Mais comme toujours on se décidera à adopter cette solution quand il sera trop tard et que les gares seront encombrées de trains remplis de blessés.

Il y aurait urgence à dégorgier les hôpitaux en évacuant les blessés peu gravement atteints et ceux en voie de rétablissement, chez l'habitant avant l'arrivée des trains de blessés.

Cela permettrait de libérer un nombre important de lits et éviterait d'évacuer à la hâte les blessés dans des locaux de caserne dégoûtants de saleté. Cela permettrait d'avoir tout le long de la voie ferrée les moyens de dégorgier les trains et de refaire à temps les pansements qui doivent être renouvelés.

D'autre part, on pourrait dans certaines villes éloignées des voies ferrées, comme St-Céré par exemple, ouvrir des hôpitaux de convalescents pour ceux qui n'ont plus besoin de soins médicaux.

Enfin, puisque les hôpitaux man-

quent de personnel d'infirmiers, on pourrait affecter momentanément au service des hôpitaux les hommes affectés au dépôt et qui ne font rien. »

Notre correspondant qui paraît être bien mieux au courant de la question que nous-mêmes, nous affirme qu'on a prévu l'évacuation des blessés chez l'habitant, même en payant.

Or, nous avions affirmé, nous, qu'à Cahors, de nombreuses familles auraient reçu les soldats légèrement blessés GRATUITEMENT, dans les conditions dont nous avons parlé à deux reprises....

On n'a pas voulu avoir recours aux offres gratuites ! On préfère attendre que la population, sachant que des crédits sont prévus, réclame un paiement.

C'est tout à fait ad-mi-nis-tra-tif... et de circonstance, puisque, comme chacun sait, les caisses de l'Etat regorgent d'argent !!!

SOUSCRIPTION POUR LES RÉFUGIÉS

Montant des souscriptions à ce jour..... 638 10 (y compris 100 fr. à recevoir des planteurs de tabac.)
Volontaire de 1870..... 5

Total..... 643 10

ORDRE GÉNÉRAL

La nécessité de tenir prêts à partir dans les 24 heures les hommes de renfort qui peuvent nous être demandés par l'avant ne permet pas d'accorder aux Réservistes ou Territoriaux mariés, actuellement sous les drapeaux des permissions d'une durée dépassant la journée.

Peuvent donc seuls bénéficier de cette faveur, ceux dont la famille est à proximité immédiate des villes dans lesquelles ils tiennent momentanément garnison en attendant leur départ sur le front.

Leurs camarades qui, plus éloignés de ceux qui leur sont chers, ne peuvent bénéficier de cette faveur, ne doivent pas leur en vouloir et récriminer contre la chance heureuse de quelques-uns.

Ce serait manquer aux devoirs de camaraderie militaire, aux grands principes de solidarité qui, à l'heure présente, unissent dans un même esprit de sacrifice officiers, sous-officiers et soldats.

Le Général Commandant la 17^e Région compte sur le bon esprit de chacun pour accepter allégrement cette charge passagère.

Le présent ordre sera lu à trois appels successifs.

Toulouse, le 18 septembre 1914.

Le Général
Commandant la 17^e Région,
Signé : Général BAILLOU.

Le paiement des réquisitions de chevaux

Le ministre des finances a été saisi de réclamations au sujet du paiement des réquisitions de chevaux.

Ces paiements seront faits par les percepteurs sur la présentation de reçus individuels délivrés par les maires aux intéressés. Ces reçus sont établis par le maire après que le montant global des réquisitions a été ordonné par l'intendance au profit de la commune.

Des instructions ont été envoyées aux trésoriers généraux et aux percepteurs pour qu'il n'y ait aucun retard dans les paiements. Si ceux-ci se font attendre, c'est à l'autorité militaire ou aux maires que les intéressés doivent adresser leurs réclamations.

Lauzès

Mort au champ d'honneur. — Nous apprenons la mort de notre compatriote et ami, M. Paul Couderc, lieu-

tenant d'infanterie coloniale, décédé dans un village de Belgique, aux environs de Charleroi, dans un combat, au cours duquel il aurait reçu une balle à la tête.

Le lieutenant Couderc était originaire de Lauzès, il était le frère de M^{lle} Pauline Couderc, négociante, de Mesdames Mallique, Cassayre et de M. Lucien Couderc, adjoint au Maire de M. Couderc, directeur de l'Ecole d'Arcambal. Le lieutenant Couderc laisse une jeune veuve et deux enfants en bas âge.

Très jeune encore, sorti de St-Cyr, il meurt, au moment où un brillant avenir paraissait s'ouvrir devant lui. Nous prions M^{me} veuve Couderc et toute sa famille, de croire à nos sentiments de condoléances les plus sincères et les plus attristés.

A. D.

Mayrinhae-Lentour

Pour les réfugiés. — L'appel en faveur des réfugiés a été entendu à Mayrinhae-Lentour. M. Lherm, instituteur public, a déjà trouvé le placement gratuit d'une vingtaine d'enfants de réfugiés, en s'adressant aux familles aisées et charitables de la commune. M. Roudayre, maire de Mayrinhae-Lentour, a de son côté, demandé deux ménages qui seraient logés et nourris aux frais de la localité.

Espérons que de semblables initiatives se produiront partout et que nos frères malheureux n'auront pas trop à souffrir.

Saint-Céré

Société de secours mutuels. — L'Assemblée générale de la Société de Secours mutuels de St-Céré a eu lieu le 13 septembre 1914.

Aussitôt l'ouverture de la séance, le Vice-Président adresse l'allocution suivante aux membres présents :

Chers Sociétaires,

Le Conseil d'administration de la Société a pensé, dans les circonstances graves et terribles, que la France traverse actuellement, qu'il était de son devoir de vous convoquer aujourd'hui en assemblée générale.

Le motif de cette réunion est de faire participer tous les membres de la Société, honoraires et participants, à un acte de Solidarité Nationale.

La lutte formidable, qui se poursuit chaque jour, a fait de nombreuses victimes parmi nos héroïques soldats et ceux des armées alliées.

Saluons respectueusement la mémoire de ceux qui, frappés mortellement par la mitraille, sont tombés au champ d'honneur !

A leurs frères d'armes, qui aussi héroïques, sont tombés, meurtris, blessés, adressons notre admiration pour leur conduite valeureuse. Pour ces braves, qui ont versé leur sang pour la Patrie, nous devons participer par notre obole, avec la France entière, aux soins que réclame leurs glorieuses blessures.

A cet effet, le Conseil d'administration de la Société vient faire appel à votre esprit de solidarité, contre les malheurs qui frappent la nation et vous engage à prendre une somme de cinq cents francs sur notre fonds commun, et de la verser à la Commission des soins aux blessés. En ce faisant, vous ferez acte de Français, acte de patriote. Avant de nous séparer, envoyons à nos valeureuses armées françaises et alliées, qui sont aux prises avec l'ennemi, nos hommages d'admiration et de confiance.

Vive la France, Vive la République ! Une somme de cinq cents francs a été votée à l'unanimité.

Le propriétaire-gérant :
A. COUESLANT.

Dernière Heure

Bordeaux, 19 septembre, 0 h. 30

La situation

Aucun changement dans la situation d'ensemble, sinon que nous avons continué à progresser à l'aile gauche et qu'on constate une légère accalmie dans la bataille.

Bordeaux, 4 h. soir.

Nous avançons toujours sur l'aile gauche

A notre aile gauche, sur la rive droite de l'Oise et dans la direction de Noyons, nous avons progressé.

Nous tenons les hauteurs L'ennemi se renforce

Nous tenons toutes les hauteurs de la rive droite de l'Aisne, en face d'un ennemi qui paraît se renforcer par l'apport de troupes venues de Lorraine.

Les Allemands ne bougent pas au centre

A notre centre, les Allemands n'ont pas bougé des profondes tranchées qu'ils ont construites.

A l'aile droite le Kronprinz continue sa retraite

A notre aile droite, l'armée du Kronprinz continue son mouvement de retraite.

Nous progressons en Lorraine

Notre avance en Lorraine est régulière.

Vue d'ensemble

Dans l'ensemble, les deux partis, fortement retranchés, se livrent à des attaques partielles sur tout le front, sans qu'on ait à signaler d'un côté ni de l'autre de résultat décisif.

La situation, si elle ne comporte aucun résultat décisif, nous paraît cependant excellente pour nous.

Nous progressons en général et, au centre, l'ennemi, momentanément à bout de souffle, paraît avoir renoncé à percer nos lignes.

Un autre indice rassurant pour nous est le mouvement continu de retraite de l'armée du Kronprinz.

Espérons que, dans un dernier effort, les troupes alliées mettront bientôt hors des frontières, les armées allemandes.